

Google

LA FRANCE  
LITTÉRAIRE.

---

TOME VINGT-QUATRIÈME.



PARIS.

BUREAUX DE LA FRANCE LITTÉRAIRE,  
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 20.

1856.

*La France littéraire,*  
Tome XXIV, Paris : 1836, pp. 98-108

## Moyen-Age.

---

### KARLL-MARTEL <sup>1</sup>,

CHRONIQUE FRANKE

(L'AN 733 DE J.C.)

---

Deux nuits et deux jours se sont écoulés depuis que des tribus couvertes de fer défilent sur le pont de la Loire, bâti à Tours par le grand roi Hlode-Wig. Jamais tant de framées n'avaient hérissé ce chemin suspendu sur les ondes mugissantes. Germains et Franks, tant ceux qui habitent la Thuringe au-delà du Rhin, que ceux

---

<sup>1</sup> *Karll* signifie *robuste*, et quelquefois *paysan*. La famille de Pepin de Landen rendit, dans la mairie du palais, ce nom assez illustre pour que dix rois de France aient voulu le porter.

qu'ont nourris la Neustrie ou l'Austrasie<sup>1</sup>, tous sous les bannières de leurs comtes, de leurs vicaires, s'avancent sur la Gaule romaine, joyeux à l'idée du butin qu'ils vont faire.

Qui commande ces armées de la Germanie et de la Gaule franke ? Le maire du palais, ce vaillant Karll, déjà célèbre par ses victoires sur les Saxons, vers l'embouchure de la Lippe, et sur d'autres peuples du Nord, le fils de Pépin de glorieuse mémoire. Toutes les cloches de la basilique du bienheureux Martin sonnent à la fois ! le maire du palais communie à la messe de l'évêque avec Ods<sup>2</sup>, ce perfide duc d'Aquitaine.

Voyez-les prosternés devant la sainte table ! Qui ne reconnaîtrait pas le maire ? ses mains sont garnies de gantelets de fer ; sa poitrine et ses épaules, aussi fermes que le marbre, sont défendues par une cuirasse de fer. Sa main gauche s'appuie sur une lance de fer qu'il ne quitte jamais, et à sa ceinture est suspendue sa hache aux larges tranchans. L'extérieur des cuisses, que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'a entouré de lames de fer. Son

---

<sup>1</sup> On devrait écrire *Ostrasie*, qui signifie *pays de l'est*. La France au commencement ne s'étendait guère qu'au nord de la Gaule ; on appela alors la partie orientale *Ostrasie*, et l'occidentale *Ni-Ostrie (Neustrie) non-orientale*. Cette manière de désignation topographique fut très ordinaire aux peuples septentrionaux ; les Goths au midi de la Gaule se divisèrent en *Ostro-Goths* et en *Wisi-Goths*. Les Saxons étaient partagés en *Ost-phaliens* et en *West-phaliens*.

<sup>2</sup> *Ods* (Eudes), dans le dialecte franko-tudesque, signifie riche, ainsi qu'*Othe* dans le dialecte saxon. *Othe*, génitif *Othon*. Deux noms fort différens dans l'histoire, *Eudes* et *Othon* sont le même.

casque de fer et son horrible pavois <sup>1</sup> sont portés, en arrière de lui, par les clercs de son palais. Quelle différence dans le guerrier qui communique avec lui ! A son petit sur-tout rond, à ses éperons lacés sur ses bottines, on reconnaît facilement le costume gascon <sup>2</sup>. C'est Ods, l'opulent Ods. Jamais tant de luxe sur les habits ! ses somptueuses fourrures, les Vénitiens qui commercent par de-là la mer les lui ont vendues. En effet, son surtout brillait d'un lustre sans pareil, couvert de peaux d'oiseaux de Phénicie, et entouré de soie, des plumes naissantes du cou, du dos et de la queue des paons. Quant à ses hauts-de-chausses, ils étaient enlacés de bandelettes et de courroies de trois coudées, bordées d'un fil d'or, enrichies de pourpre de Tyr et de franges d'écorce de cèdre <sup>2</sup>.

Ce traître d'Ods, il avait donné sa fille à Mugnoz, gouverneur de la Cerdagne au nom d'*Abd-Al-Rhaman*, kalife des Sarrazins. Mais Mugnoz, s'étant révolté, avait recouru à Ods qui jadis avait méconnu aussi l'autorité du maire du palais. Les deux rebelles battus par le kalife s'étaient abandonnés au désespoir, Mugnoz en se précipitant

<sup>1</sup> Cette peinture d'un guerrier franc est d'un chroniqueur du temps. Il est vrai que le moine de Saint-Gall, dans les *Faits et gestes de Charles-le-Grand*, ne l'applique pas à Charles-Martel ; mais en résultat ces renseignemens sont fidèles, et puisés au 8<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Voyez la description de l'habillement du jeune Louis, préposé au gouvernement de l'Aquitaine par Charlemagne son père, dans le *Chroniqueur anonyme*, connu sous la désignation de *l'Astronome*, page 4. Louis vient voir son père à Paderborn avec le costume gascon.

<sup>2</sup> Quelque bizarre que paraisse cela, c'était dans les modes du temps. Voyez les *Faits et Gestes de Charles-le-Grand*, du moine de Saint-Gall, vers la fin du second livre.

du haut d'un pic des Pyrénées, et Ods en venant se mettre à la discrétion de Karll. Le glorieux maire du palais lui a pardonné, à condition qu'il combattait les Sarrazins ; et il a exigé de lui le serment dans la basilique et sur les reliques du bienheureux Martin de Tours, si renommé par ses miracles.

Cependant ce Karll, si puissant, si absolu, ne porte pas la chevelure flottante sur les épaules, ainsi qu'il appartient aux rois ; mais comme ses leudes et ses anchrustions, il relève ce que la loi salique lui permet de porter de cheveux, et il les serre d'un lien sur le haut de la tête. Bien que tout puissant, il n'a pas encore pris le titre de roi. Ses leudes le lui conseillent ; les évêques, qui tiennent de lui leurs bénéfices, lui sont dévoués ; les Francs, tant centeniers que comtes, ont mis à sa disposition leur framée et leurs hommes d'armes, parce qu'il les a tirés de l'opprobre, et qu'il les assemble toutes les années au Champ-de-Mars pour délibérer sur les affaires de l'état ; aussi l'élèvent-ils sur le pavois. Thiod-Rik<sup>1</sup>, le pauvre prince ! a tout au plus le titre de monarque, les cheveux flottans et la barbe longue. Il donne audience aux ambassadeurs, de quelque pays qu'ils viennent ; il leur fait à leur départ, comme de sa pleine puissance, des réponses que le maire du palais lui a enseignées, ou plutôt commandées. A l'exception du vain nom de roi et d'une pension alimentaire réglée par Karll, Thiod-Rik ne possède en propre qu'une seule maison de campagne d'un fort modique revenu ; c'est là qu'il tient sa cour, composée d'un très

---

<sup>1</sup> *Thiod*, peuple, et par extension *beaucoup* ; *rik*, puissant ou riche. Nos historiens ont fait *Thierry* de ces deux mots.

petit nombre de domestiques. S'il faut qu'il aille quelque part, il voyage, monté sur un chariot traîné par des bœufs, et qu'un lite conduit ; c'est ainsi qu'il se rend au palais ou à l'assemblée de la nation, et qu'il s'en retourne<sup>1</sup> chez lui. Là, il s'adonne à sa bouche, et fait son dieu de son ventre, affirmant qu'il n'y a pas d'homme plus sage que lui. Il a fait deux livres de vers, et prétend imiter Sedule : mais ces vers ne peuvent se soutenir sur leurs faibles pieds ; et, faute de s'y entendre, il y a mis des syllabes brèves à la place de syllabes longues. Il a fait d'autres opuscules, comme des hymnes, des messes qu'on ne peut admettre en aucune manière<sup>2</sup>.

« Rasez ce vain roi, disent les comtes, les évêques, à Karll, et, lui coupant les cheveux, enfermez-le dans un cloître. » Mais le sage maire du palais n'en veut rien faire encore. Qu'on juge de l'affection que tout le monde lui porte ; il comble de donations les églises, au lieu que Thiod-Rik, dans ses débauches, fait des évêques le point de mire de ses plaisanteries, disant : celui-ci est verbeux, celui-là est orgueilleux ; ou bien : tous les biens viennent aux évêques, on ne voit que donations, ils sont vraiment rois<sup>3</sup>. Grande est l'animadversion qu'il s'est attirée ! Au lieu que Karll, pénétré de respect pour le saint martyr Denis, à cause des miracles opérés sur son tombeau, a donné à sa basilique plusieurs terrains en dedans et en dehors de Paris, et lui a délégué même une porte de cette

---

<sup>1</sup> Voyez la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, page 2.

<sup>2</sup> Voyez Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre VI. Ceci ne s'applique pas à Thierry, mais à Chilperic. Je me permets ces translations, ne cherchant pas à faire des peintures personnelles, mais celles des mœurs et des idées du 8<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Grégoire de Tours. *Loc. cit.*

ville, celle qui est située près de la prison de Glaucin, avec tous les droits d'entrée qui s'y paient, et qui sont perçus par les fermiers de l'église de Saint-Denis. Il a confirmé à perpétuité cette cession faite jadis par le pieux roi Dagobert, et tombée depuis en désuétude. Il l'a scellée de son sceau<sup>1</sup>.

Il ne veut pas être en reste avec la basilique de Saint-Martin. Il assigne pour les luminaires de cette église cent sous d'or pris sur les douanes que lui paie chaque année la ville de Marseille. Les agens royaux, à mesure que le paiement se fera, doivent acheter de l'huile comme pour le service du maire du palais lui-même, et la remettre aux envoyés de l'église. Il ordonne en outre que, soit à Marseille, soit à Valence, à Fos, à Lyon, et dans tout autre lieu, les six voitures qui porteront cette huile seront exemptées de tout droit jusqu'à leur arrivée à la basilique<sup>2</sup>.

Reconnaissant de cette munificence, l'évêque lui a fait don de la chappe de Saint-Martin. Précieuse relique ! inestimable gage de sûreté pour lui, et de victoire sur tous ses ennemis. Aussi Karll veut-il qu'elle soit portée dans toutes les guerres ; c'est pour cela qu'il institue à la suite de l'armée une compagnie d'abbés, de clercs. Cela forme ce qu'on appellera désormais la chapelle<sup>3</sup>.

Depuis long-temps les instrumens de musique guerrière se font ouïr par-delà la Loire, au travers des mugisse-

<sup>1</sup> *Vie de Dagobert I<sup>er</sup>*, par un moine de Saint-Denis, page 32.

<sup>2</sup> *Vie de Dagobert*, page 13.

<sup>3</sup> Il est souvent parlé de cette chapelle à la suite des armées dans les chroniqueurs. Les rois par la suite portèrent cette chape, vrai palladium, et ils furent nommés chapes, *capati* : de là le nom générique de *Capet*, suivant quelques étymologistes.

mens du fleuve ; il en est temps, Karll et Ods montent à cheval et s'éloignent au galop. Mais Ods va avec ses leudes rejoindre son armée dans les montagnes du Périgord.

Déjà le pays se montre ravagé par les Sarrazins. Ces infidèles ont parcouru la Gaule romaine en tous sens. On les a vus à Châlons-sur-Saône, à Lyon, même à Sens ; ces hordes de barbares dévastent à présent Poitiers. Puisse le maire les atteindre bientôt ! puisse-t-il délivrer tant de jeunes filles et de jeunes garçons menés en captivité ! Les Maures veulent leur faire embrasser leur culte abominable !

Quels sont ces cavaliers d'un costume bizarre, aperçus au faîte d'une colline ? Ils s'éloignent avec précipitation. Quelques leudes burgondes reconnaissent en eux des vedettes sarrazines. Cependant l'armée arrive sur le plateau. A peine jette-elle les yeux au-delà, ô spectacle ! jamais camp n'offrit un pareil coup d'œil : toute une nation est là.

Des cymbales aux sons d'airain résonnent à coups pressés ; les triangles retentissans, les tambours chargés de clochettes, tout cela forme une harmonie qui fait dresser tous les Maures. A l'aspect des Francs, ils courent à leurs coursiers, qui sont si richement caparaçonnés qu'ils brillent d'or et de pierreries, et échangent des rayons avec le soleil. Les barbares ! cet or, ces pierreries, se disent les chrétiens, ce sont les dépouilles des saints temples du Seigneur.

Il est, vers le centre du camp, des multitudes sans armes : ce sont les esclaves, les eunuques, les captifs des émirs. Ces pavillons de soie qui jouent avec la lumière comme le cou de la colombe, recèlent les odalisques. Combien de Gothes aux blonds cheveux, de Frankes au



teint blanc, peuplent ces retraites de volupté ! Et peut-être, se dit Karll, vont-elles abandonner la foi de leurs pères pour celle des Africains, comme la trop faible Numérance, fille d'Ods. Le duc d'Aquitaine l'avait donnée en mariage à Mugnoz : celui-ci vaincu, sa femme tomba entre les mains d'Abd-al-Rahman, qui, frappé de la beauté de cette belle Wisi-Gothe, l'envoya au kalife de Damas, à Hacchan, dont elle est devenue la favorite. Un autre souci trouble Karll : il appréhende que, dans le cas où ces barbares fuiraient devant ses Francs, ils ne massacrent les enfans et les femmes en captivité dans leurs tentes. Il réfléchit sur ses deux mains, puis il ordonne au plus hardi de ses leudes, à Sighe-Berth, d'aller, pour traiter du rachat des captifs, en ambassade vers le miramolin <sup>1</sup>.

Il part ; il descend dans la plaine ; tourne le ravin ; il se présente à un étroit passage où de féroces Sarrazins font la garde. Il est introduit et amené vers le vezir <sup>2</sup>.

Seiff-Eddin <sup>3</sup> le vezir avait près de lui un Goth d'Espagne, son esclave, qui lui servait d'interprète. Celui-ci lui traduisit les paroles de Sighe-Berth. A mesure qu'il sut le motif de sa venue, il le conduisit, après qu'on lui eut ôté sa hache et son hang, vers Abd-al-Rahman, le miramolin.

Auprès d'une fontaine aux eaux jaillissantes, faible image des voluptueuses cascades de l'Al-hambra, chères

<sup>1</sup> Les Européens dénaturaient en miramolin les mots *émir-al-mumenin, prince des fidèles*.

<sup>2</sup> *Vezip, porte-faix*. Cette métaphore se base sur le gouvernement qui pèse sur le ministre. Au reste, elle se retrouve chez nos aïeux ; du latin *bajulus, portefaix*, ils firent *bailli*.

<sup>3</sup> *Seiff-Eddin, épée de la religion*.

à son souvenir, Abd-al-Rahman avait fait dresser sa tente. Elle était de soie ; des glandes et des franges d'or en couronnaient le sommet : des émirs veillaient continuellement en se relevant autour du pavillon ; c'étaient les chefs les plus illustres des Abencerrages, des Alabez, des Vanegas, des Almorades et des autres tribus qui ont soumis l'Espagne. Il fallait voir la richesse de leurs costumes : les uns suivant la tribu à laquelle ils appartiennent, portent une tunique bleue brodée d'argent et de perles, et l'aigrette bleue sur leur turban ; les autres l'ont verte, et l'aigrette noire avec bordure d'or. Ceux-ci ont des vêtements aurore avec aigrette de même couleur ; ceux-là pourpre et or. Tous ont ceint leur tête d'un schall éclatant de la blancheur de la neige, tous portent à leur côté un cimenterre recourbé comme le croissant de la lune : il pend à une chaîne passée sur leur épaule. Mais leur figure basanée exprime le mépris pour un infidèle ; ils semblent se dire : Combien en avons-nous vaincu !

Comme Seiff-Eddin allait ouvrir les plis soyeux de la tente, les émirs lui croisent le fer. Qu'on attende. Le miramolin faisait la pieuse lecture du Koran. Qui aurait osé le troubler dans un moment pareil ?

On l'entend achever son murmure cadencé ; il frappe dans ses mains. On entre ; il tenait encore le chapelet de la prière. Assis sur un coussin moelleux, les jambes croisées, il écoute les paroles du Goth sans laisser voir la plus légère sensation sur sa figure sévère.

« Grâce à Allah, répondit-il ensuite, je me vois en présence d'un guerrier comme Karll ; dis-lui, infidèle, que demain, au lever du soleil, j'irai lui présenter la bataille. Mahomet fera le reste. »

Sighe-Berth n'obtient pas autre réponse. Il traverse le camp, et vient rendre compte de sa mission au maire du palais.

A peine le vent frais de l'aube se jouait-il dans les arbres, que les Francs et les Germains lacent leurs courroies autour de leurs jambes, endossent leurs peaux de bêtes ; ils peignent leurs cheveux avec du beurre fondu <sup>1</sup>. La hache à la ceinture, le hang d'une main, le pavois de l'autre, voyez-les se former en ligne de bataille : la plaine est couverte de leurs tribus. Ici s'étendent des lignes ; là les Saliens se pelotonnent en coin pour enfoncer les lignes des Musulmans. Leurs voix rauques, qu'ils poussent dans la concavité de leurs pavois d'acier, rappellent aux Sarrazins leurs forfanteries de la veille. Ceux-ci, en effet, ne tardent pas à sortir de leurs retranchemens, quand ils ont fait leurs prières ; leur camp les vomit au bruit tumultueux de leurs cymbales et de leurs triangles sonores : ce qui, mêlé aux mugissemens des Francs, assourdissait tous les environs et portait la terreur jusqu'au ciel.

Les tribus de cheval, Zégris, Almoraves, Abencerages, s'étendent sur les ailes, volant comme des tourbillons sur de souples coursiers. Le gros des Musulmans se forme en trois lignes ; mais que de combattans ! ils étaient près de quatre cent mille. Aussi se promettaient-ils bien d'envelopper les Francs avec leur maire, et de n'en laisser pas échapper un seul ; mais ceux-ci, remplis de confiance, vont combattre sous le vaillant Karll ; de plus, les évêques qui étaient dans l'armée à la tête de leurs leudes, assurent avoir vu saint Nicolas descendu de l'azur céleste, et donnant de sa dextre la bénédiction aux fidèles soldats de Jésus-Christ.

On s'attaque. Les Francs, si redoutés par la manœuvre de l'angle aigu, enfoncent le centre des Sarrazins. Les

---

<sup>1</sup> *Infundens acido comam butyro.*

(SIDONIUS APOLLINARIS, *carmen* XII.)

cavaliers maures venaient à toute bride contre cette citadelle mouvante ; mais les hangs alongés leur opposaient de profondes moissons de fer ; vainement ils jouaient de leurs cimenterres ; ces piques, couvertes de fer dans toute la longueur du manche, résistaient pour la plupart au tranchant affilé des sabres ; au moment où ils croyaient enfoncer les Francs, les barbares étaient eux-mêmes assaillis par une contre-marche du triangle, renversés et foulés aux pieds, écrasés à coups de massue. Toute la matinée on combattit avec un avantage à peu près égal. Vers la sixième heure du jour, quand le soleil était au plus haut du ciel, Karll fit porter dans les rangs la chape de saint Martin, et en même temps il fit donner une réserve de cavaliers austrasiens et burgondes. Tout plia devant eux. Aussi loin que la vue s'étendait, les Sarrazins fuyaient en désordre, quand sur leurs derrières on entendit un grand bruit : c'était Ods. Le voilà avec ses Aquitains ; il arrive, il les prend en revers : plus de résistance. L'ennemi veut fuir dans ses retranchemens, mais le duc d'Aquitaine cerne ce passage : carnage épouvantable ! Karll se trouve partout, assénant de sa massue de fer aux pointes hérissées des coups qui brisaient armures et os. Ses exploits furent tels ce jour-là, que d'une voix unanime on lui donna le surnom de *Martel* quand on l'éleva sur le pavois.

Peu de Musulmans parvinrent à se sauver. Ainsi furent détruits en France les ennemis de Dieu. Leur miramolin lui-même périt ce jour-là. On pénétra dans leur camp. Jamais tant de richesses n'avaient été la proie des Francs. Karll-Martel ordonna de mettre tout en commun, comme c'était l'usage ; le partage s'en fit équitablement, et chaque soldat y acquit de grands trésors.

Scipion MARIN.